

CHRISTIAN OSTER

VOLLEY-BALL



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Bertin ne connaissait pas bien les gens, dans son immeuble. Un jour, on frappa à sa porte : c'était sa voisine de palier. Elle l'emmena chez elle pour lui montrer son mari mort. Elle n'était pas sûre qu'il soit mort. Bertin se pencha sur le corps et tâta le pouls du mari comme il l'avait vu faire par les docteurs, en prenant le poignet entre le pouce et l'index : il ne sentit rien. Il reposa le poignet sur le sol de la cuisine (l'homme gisait là, près de l'évier, parmi les éclats d'un verre qu'il avait probablement lâché en tombant). La voisine lui demanda son diagnostic. Bertin leva légèrement la tête, puis déplia ses genoux, qui craquèrent : il manquait d'exercice, il aurait dû faire un sport mais en avait-il seulement le temps, c'était compliqué et puis quel sport. Il aurait bien aimé un sport collectif, il avait pratiqué le volley-ball dans sa jeunesse, mais il ne savait pas où s'adresser, il n'avait pas su ou pas voulu se renseigner. Il dit que pour lui l'homme était mort, qu'au demeurant l'avis d'un médecin restait nécessaire.

© 1989 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

ISBN 2-7073-1276-2

La voisine hocha la tête et décrocha un téléphone dans une pièce attenante. Bertin, seul dans la cuisine, promena son regard sur les murs et sur les placards, passa le plat de la main sur la table et récupéra des miettes. Il ouvrit le placard sous l'évier et trouva la poubelle. La cuisine s'inspirait nettement des cuisines équipées qui se faisaient alors, mais, sans doute pour des raisons d'espace, n'intégrait qu'une partie des éléments de confort qu'on trouvait sur le marché. Bertin nota la présence d'un four minute et d'un congélateur, enregistra l'absence de hotte au-dessus de la gazinière. A chacun de ses déplacements, il devait s'efforcer d'éviter le corps de l'homme, qui, étendu de tout son long, occupait un bon cinquième de la pièce.

Bertin était rarement entré dans une cuisine qui ne fût pas la sienne, et c'était le premier homme mort qu'il voyait dans une cuisine. Il en avait vu au bord des routes, avec des policiers autour, des gyrophares, de la foule, et peut-être même une fois tout près de lui, alors qu'il se déplaçait en bus : un motard avait percuté une voiture à un carrefour et atterri sur le capot d'une autre au terme d'un bref vol plané (une ambulance qui passait par là au même instant avait emporté le corps).

Quand la voisine revint dans la cuisine, Bertin était assis à la table et observait l'homme mort, qui semblait dormir dans le creux de son coude. La pièce, quant à elle, lui paraissait conçue tout exprès pour le contenir, voire le conserver. Bertin commençait à se sentir bien près de cet homme gisant et de cette femme qui entraît,

la figure en larmes. Par politesse, il se leva, mais, invoquant la raison, il lui conseilla d'abandonner tout espoir (au cas où son mari serait sauf, elle en tirerait un bénéfice inattendu). La voisine acquiesça. Cependant, elle arpenta la pièce, zigzaguant entre les deux hommes, expliquant à Bertin que le problème, dans l'immédiat, était qu'elle arrive à se calmer. Elle était en effet mariée depuis quinze ans et avait aimé cette personne d'amour, même si sur le tard une lassitude s'était installée. Elle respectait toujours Philippe, elle l'appréciait, il prenait des risques dans un métier où les gens étaient des loups pour les autres : il se battait. Bertin lui demanda ce qu'elle faisait, elle, dans la vie. Elle lui demanda de l'emmener chez lui, à côté, en attendant le médecin.

En chemin, sur le palier, ils croisèrent un voisin que Bertin connaissait de vue sans avoir jamais eu à le saluer. Ce voisin s'appelait Lucien Randa et ressemblait à un vagabond : il portait une vieille salopette et sentait le rouge ordinaire. La femme lui adressa un signe de tête ; elle expliqua à Bertin que cet homme était brancardier, qu'il travaillait dans un hôpital. Il buvait un peu, certes, mais ne se comportait jamais en alcoolique, n'apostrophaît jamais des inconnus dans la rue (elle l'apercevait parfois dans la rue). Bertin maugréa : il n'était pas sorti de chez lui pour s'intéresser au premier venu. Il ouvrit rapidement sa porte ; on entra.

Chez lui, peu d'objets traînaient. Sa femme, généralement absente un jour sur deux, s'occupait du rangement un jour sur deux, avant de sortir pour mener

l'autre moitié de sa vie. Elle laissait à Bertin ce qui, lui semblait-il, tombait en dehors de son domaine : mégots de gitanes encore assez longs, écrasés en position coudée dans des cendriers pleins ; sous-vêtements masculins oubliés au pied du lit ou pendant au bras d'un fauteuil. Bertin faisait le tour de l'appartement, muni d'abord d'un sac poubelle, puis d'un sac Franprix à poignées où il jetait papiers ou effets susceptibles d'être triés, les abandonnant au bas d'une penderie.

La pièce où l'on pénétrait, passé une brève entrée, sentait le tabac froid et attendait encore que Bertin l'eût débarrassée. La voisine y fut guidée vers un siège en skaï rongé qu'encadraient par-derrrière des rayonnages de livres et par-devant une petite table chargée de magazines. Bertin les achetait afin de se tenir au courant des dernières guerres et des films qui sortaient, puis les laissait se démoder avant de s'en séparer (en revanche, il conservait les magazines érotiques). Il y avait aussi dans cette pièce un bar d'angle flanqué de tabourets hauts, d'où Bertin voulut extraire des alcools. La voisine précéda son geste et demanda un mouchoir, du moins quelque chose pour se tamponner les yeux, enfin n'importe quoi d'absorbant, généralisa-t-elle, car Bertin hésitait, au mot de mouchoir il avait tout de suite hésité, son regard avait interrogé maladroitement l'espace, son corps avait esquissé des déplacements dans plusieurs directions aléatoires. Je sais qu'il y a des Kleenex quelque part, dit-il en approchant du siège occupé par la voisine une façon de chauffeuse qu'il venait de

soustraire à un coin de la pièce où elle s'insérait d'ailleurs mal, à demi masquée qu'elle était par la face latérale d'un chiffonnier. Je sais que je ne les trouverai pas, précisa-t-il en s'asseyant. (Il eut un geste.) Trop compliqué. Il faudrait des jours.

La voisine laissa aller ses larmes, augmentant quelquefois leur flux d'un sanglot qu'encourageait Bertin. En ces instants, elle se soulevait un peu du siège, puis retombait en s'amollissant, en se creusant. Ses cheveux coupés court, semés de mèches d'un rouge tirant vers le bordeaux, découvraient largement son visage, où chaque transformation se lisait de façon patente. Sous les yeux, des cernes s'agrandissaient et s'assombrissaient vite, offrant sans nul doute une image exagérée de la progression de son désarroi, comme si le corps, l'expression, la peau prenaient sur l'esprit une longueur d'avance, anticipaient sur les ravages du deuil. Bertin, afin d'enrayer ce processus (son but était d'apaiser cette femme, non de se dérober à une vision somme toute supportable), voulut apporter des précisions sur l'affaire des Kleenex. Il n'en utilisait pas personnellement. Il ne mouchait pour ainsi dire pas. Jamais un rhume, jamais une rhinite. Sa femme, oui. En revanche, elle ne supportait pas de les voir traîner, elle ne supportait pas d'abandonner au hasard ces mouchoirs de papier qui, en somme, relevaient de son intimité puisque Bertin ne s'en servait pas, n'y faisait jamais allusion. Il y a même un mystère à propos de ces mouchoirs, expliqua Bertin. Je crois que Brigitte les cache. Je sais qu'elle va se servir